

VIE
DE
SAINT GAULTIER

ABBÉ DE LESTERPS

PATRON DES JEUNES ÉCOLIERS

Par l'Abbé ROUGERIE

CURÉ DE MAGNAC-LAVAL

Ancien professeur de Philosophie au petit Séminaire du Dorat.



LIMOGES

Mme J. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Place et rue Saint-Martial.

1877



APPROBATION

DE SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR L'ÉVÈQUE DE LIMOGES.

Limoges, le 5 mai 1877.

TRÈS-CHER ARCHIPRÊTRE,

J'ai lu dans son entier votre *Vie de saint Gaultier*, j'en suis content et vraiment édifié. C'est avec cette méthode et de ce style qu'il faut écrire la vie des saints personnages qui n'offre ni des actions d'éclat ni des faits nombreux. En vous en tenant aux traditions certaines et aux documents authentiques, vous avez su être intéressant, et ce qui est

mieux encore, vous avez su animer votre récit du souffle de la foi et de la piété. J'accepte votre filiale dédicace, tout ce qui me vient de vous m'est cher et précieux.

Que N. S. vous bénisse, mon cher fils, dans votre ministère et dans vos travaux scientifiques et historiques, et qu'il vous conserve longtemps à l'estime et à la tendresse de votre Evêque.

† ALFRED, Evêque de Limoges.



A SA GRANDEUR
Monseigneur ALFRED DUQUESNAY
Evêque de Limoges.

MONSEIGNEUR ,

Au moment où la société a un si grand besoin d'hommes fortement trempés, vous venez de proposer à vos fidèles du diocèse de Limoges l'exemple de plusieurs saints dont les vertus étaient malheureusement oubliées. Permettez-moi d'entrer dans vos vues et d'offrir sous vos auspices, aux populations chrétiennes des diocèses de Bourges, de Limoges et d'Angoulême, la *Vie de saint Gaultier*.

Il fut le modèle du jeune écolier, de l'enfant obligé de chercher loin du giron maternel ce complément de culture que la famille ne saurait lui donner; le modèle aussi de l'homme de cœur, affrontant pour le devoir la violence des passions humaines aussi bien que les obstacles de la nature.

Après huit siècles, quelques pages suffisent à raconter sa vie. Mais l'Eglise nous dit qu'il est au ciel; un coin du sol de notre France, porte avec amour le nom de Saint-Gaultier, et son souvenir est un trésor de salutaires exemples.

Daignez, Monseigneur, bénir cette œuvre et agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

de Votre Grandeur,
le très-humble et très-obéissant serviteur,

P. E. ROUGERIE,
CURÉ DE MAGNAC-LAVAL.

Le 25 janvier 1877.

VIE
DE
SAINT GAULTIER.

CHAPITRE I^{er}.

Epoque de saint Gaultier (1). — Sa patrie. — Sa famille. — Sa pieuse mère. — Préservation miraculeuse de Gerburge.

Plus de quatre siècles après l'expulsion des Visigoths par Clovis ; plus

(1) Geoffroi de Vigeois, parlant de l'époque de Guillaume le conquérant dit que, en ce siècle, fleurissent trois hommes illustres par leur sainteté. Odon de Cluny, Gaultier de Lesterps, et Robert, fondateur de la Chaise-Dieu.

Libro I chronicci, cap. 12.

de deux siècles et demi après les terribles expéditions de Charles-Martel et de Pépin contre Hunald et Vaïfre, la fusion n'était pas encore complète entre les conquérants Germains et les indigènes de l'ancienne Gaule. On continuait de distinguer les Francs des Aquitains. Les preuves de ce fait sont fréquentes ; nous nous contenterons de signaler celle que nous offre la famille de saint Gaultier : c'était une ancienne race d'Aquitains, honorée du titre consulaire, parce que quelques-uns de ses membres avaient administré en qualité de consuls une ville importante, ou une partie de la province.

Son jeune chef Raymond possérait, en qualité de seigneur ou de gouverneur, le château de Confolens.

Cette petite ville, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département de la Charente, compte un peu moins de 3.000 habitants.

Elle est bâtie au point de jonction des vallées de la Vienne et du Goire.

Au x^e siècle, elle n'était peut-être qu'un château fort jeté comme un nid d'aigles au sommet du rocher qui domine le confluent de la Vienne et du Goire. Le château et le groupe d'habitations qu'il protégeait avaient tiré leur nom du confluent des deux rivières (*confluens Castrum*), et ils

le conservent encore aujourd'hui, à peine modifié, dans celui de Confolens.

Cette ville, qui fait partie du diocèse d'Angoulême, appartenait alors au diocèse de Limoges (1).

(1) « La province du Limousin et le diocèse de Limoges descendaient ensemble vers l'ouest, jusqu'au-dessous de Confolens qu'ils englobaient. Par une coïncidence remarquable, les limites ouest et nord-ouest du haut Limousin suivaient presque mathématiquement la ligne qui sépare les terrains dits primitifs des terrains de sédiment. Les limites provinciales se trouvaient concorder ainsi avec une grande ligne géologique d'une telle importance, qu'elle partage le sol en deux régions parfaitement tranchées : de chaque côté l'aspect du sol, le régime des sources, les productions, les mœurs, le langage même, tout est différent, la population ayant subi l'influence de cette diversité de la nature.

» L'Assemblée Constituante, préférant une circonscription artificielle à cette œuvre de la nature et des

L'histoire donne à Raymond le titre de comte. En ce moment, les anciens gouverneurs nommés par les Carlovingiens, ne relevant plus de la royauté que de nom, et se trouvant, de fait, posséder l'indépendance, vivaient presque en souverains sur leurs terres, pendant que le roi Hugues Capet, monté sur le trône depuis trois années à peine, ne possédait sur la rive gauche de la Loire qu'une ombre d'autorité. Toutefois,

siècles, sépara des anciens pays du Limousin, pour les adjoindre au département de la Charente, Confolens et les paroisses qui l'entouraient; par suite, au moment du concordat, la patrie de saint Gaultier cessant d'appartenir au diocèse de Limoges, est passée sous la juridiction spirituelle de l'évêque d'Angoulême. »

les prétendants à la suzeraineté du château de Confolens ne faisaient point défaut : elle était revendiquée par le comte de la Marche et par le duc d'Aquitaine. La forte assiette de ce château, l'importance de sa position sur les confins du Poitou, de l'Angoumois, de la Marche et du Limousin, en firent pendant des siècles comme une pomme de discorde, et l'exposèrent plus d'une fois à des attaques violentées.

La femme de Raymond, Gerburge, était distinguée par son mérite personnel non moins que par sa naissance. Issue, comme son mari, d'une ancienne famille d'Aquitaine, elle

avait eu pour bisaïeul, du côté maternel, un capitaine franc de noble race, jadis gouverneur militaire de trois villes considérables de cette province.

Destiné par la richesse, par la considération et par l'influence de sa famille à un rôle important dans la société, Gaultier, grâce à la piété de sa mère, fut d'autre part admirablement préparé à développer les vertus surnaturelles de sa belle âme. A sa mère il dut une vocation plus puissante et plus civilisatrice que celle de seigneur féodal ou de gouverneur de château. Comme par leurs vertus ou par leurs faiblesses les mères ont sur

l'avenir de leurs enfants une influence incalculable, il nous importe de connaître davantage la noble mère de Gaultier.

Simple et pieuse, d'un esprit supérieur à sa haute condition, Gerburge traduisait par son maintien la bonté et la tranquille grandeur de son âme. Dans la riche demeure de son époux, entourée de nombreux serviteurs et de tout l'éclat de l'opulence, elle vivait, dit l'historien de saint Gaultier, avec la réserve et le détachement d'une veuve, sans toutefois manquer aux exigences de son rang. Le goût passionné que tant d'autres femmes de sa condition mettaient à de folles dépenses,

à la toilette, à la recherche des plaisirs, elle savait l'employer à la parure intérieure de son âme ; le seul joyau précieux à son cœur, c'était la vertu. Les vaines parures de ce corps éphémère ne pouvaient la séduire, parce que son regard, sans cesse fixé vers la céleste beauté, n'en savait apprécier aucune autre ici-bas.

Quel grave sujet de méditation pour les heureux du monde, pour ceux à qui Dieu a départi les biens passagers avec une abondance qui semble tenir de la profusion ! Combien de souffrances, combien de larmes ne pourraient-ils pas arrêter par la sage disposition de leur superflu ? Quelle

folie que d'en porter sans cesse le fardeau, de l'aggraver par une sollicitude et par un travail incessant au lieu de le déposer au-dessous de soi dans les mains des pauvres, dont la reconnaissance en porterait le tribut jusqu'à Dieu ! Quel étrange renversement de courber sous leur poids, au lieu de s'en faire un marchepied pour s'élever à la hauteur des plus touchantes vertus !

De ses revenus, Gerbuge ne s'attribuait que la toute petite part, indispensable à sa nature mortifiée. Tout le reste passait discrètement de sa main dans le sein des pauvres.

Recherchant Dieu seul, ne se pro-

posant d'autre bonheur que celui de lui plaire, Gerburge fermait son cœur à toutes les autres joies, même les plus légitimes, à celles qui découlaient, par une sorte de naturelle compensation, de l'accomplissement de ses devoirs d'épouse et de maîtresse d'une puissante maison. Servir Dieu sans partage, expier dans la prière et dans les larmes, comme des récompenses prématurées, les satisfactions du devoir accompli, telles étaient les dispositions de cette âme d'élite à qui Dieu daigna, dit-on, envoyer un céleste messager pour lui annoncer la réalisation prochaine de ses plus intimes désirs.

Après de pieuses veilles, elle goûtait un peu de repos, lorsqu'un ange lui apparut en songe et lui dit que les vœux de son cœur étaient montés jusqu'à Dieu ; qu'elle concevrait un fils tellement favorisé des dons spirituels, qu'il serait l'héritier de son âme, le continuateur de ses vertus et de sa sainteté, plutôt que le possesseur des titres et des richesses qu'elle considérait comme un embarras et un fardeau.

La protection du ciel sur cette sainte femme et sur l'enfant qu'elle portait dans son sein, ne tarda pas à éclater avec une évidence qui frappa tous les regards.

La naissance de Gaultier approchait. Gerburge, soit qu'elle résidât alors dans un autre château appartenant à son mari, soit qu'elle fût en visite dans sa propre famille, se trouvait éloignée de Confolens, où elle avait résolu de faire ses couches. Elle se mit donc en route pour s'y rendre, chevauchant en compagnie de son mari, et escortée par une troupe de cavaliers. L'heure du départ avait été tardive, ou le trajet se trouvait trop considérable pour cette dernière partie de la course ; car déjà les ténèbres de la nuit enveloppaient les voyageurs, lorsqu'ils arrivèrent au *pont à l'écuyer*, jeté sur le Goire entre deux

rives escarpées et sauvages, au pied même du château de Confolens.

S'abandonnant à l'allure plus vive de son cheval, Gerburge marchait seule en ce moment, à une faible distance en avant de l'escorte, et l'obscurité ne permettait pas de la suivre des yeux. Quels ne furent pas la stupeur et le désespoir de ses compagnons lorsque, parvenus sur la rive du Goire, ils reculent épouvantés en s'apercevant que le pont vient d'être emporté par une crue terrible; que les flots roulent en tourbillonnant dans le lit débordé; qu'il ne reste des poutres et des madriers du pont détruit que quelques débris reliés

d'un bord à l'autre par une planche jetée sur le gouffre par les habitants du voisinage et n'ayant pas plus d'un demi pied de largeur.

La fragile passerelle paraît impraticable à un cheval ; un homme à pied ne s'y exposerait qu'en tremblant et avec des précautions infinies. Cependant la jeune Dame n'est pas sur la rive!.....

A cette vue, nul ne peut maîtriser son émotion ; des cris perçants de douleur et de désespoir poussés par l'escorte couvrent le bruit des flots, et retentissent au loin sur les deux rives du Goire. Gerburge en ce moment gravissait d'un pas allègre le

coteau de la rive opposée ; à ces cris désespérés sa voix répondit comme celle d'un ange consolateur, et transforma en vives actions de grâces d'horribles angoisses. Par un prodige incroyable, dans lequel chacun des assistants s'empressa de reconnaître le doigt de Dieu, celle qui bientôt devait donner le jour à Gaultier, avait franchi, sans même s'en apercevoir, ce passage périlleux.

A mesure qu'il approchait du château, le cheval, sentant redoubler son ardeur dans un lieu qui lui était plus familier, s'était engagé vivement sur la partie du pont encore

intacte ; parvenu à la planche étroite, il la franchit de même d'un pas assuré. Gerburge, ignorant le péril, ne put troubler ni par ses cris, ni par des efforts inopportun, l'audace du noble animal.

Quand d'une rive à l'autre on se fut répondu, quand tout le monde fut rassuré, Raymond et ses gens se trouvèrent en face d'une opération fort difficile, traverser sur ce faible morceau de bois la rivière furieuse. On décharge les chevaux ; on les tire dans l'eau par la bride ; et les hommes, rampant avec peine sur la planche tremblante, les font passer à la nage sur l'autre bord.

Ce prodige frappa toutes les imaginations. Certes, la sainteté de Gerburge permettait de voir dans ce fait une marque indubitable de la protection toute particulière de Dieu sur sa personne; mais l'opinion générale persista néanmoins à proclamer que Dieu avait également ses vues sur l'enfant qu'il venait de sauver avec la mère. L'avenir se chargea de prouver qu'on ne s'était point trompé.

CHAPITRE II.

Naissance de saint Gaultier. — Il est de bonne heure envoyé à l'abbaye du Dorat pour étudier les lettres. — Sa sagesse précoce. — Son ardeur pour l'étude. — Sa méthode. — Son humilité. — Sa condescendance envers ses condisciples.

Le flot des invasions normandes allait disparaître ; la décadence carolingienne touchait à sa fin ; depuis trois ans Hugues-Capet venait de monter sur le trône des Francs, amoindri et chancelant, lorsque saint Gaultier vint au monde, en l'an de N. S. neuf cent quatre-vingt-dix.

La jeunesse, l'enfance même du petit Gaultier furent inspirées par une parfaite sagesse ; et, dès ses plus tendres années, il put être proposé comme exemple aux vieillards eux-mêmes.

A la fin de cette période un peu plus mûre de la première enfance, où la tendresse et les soins d'une mère ne suffisent déjà plus à une intelligence qui s'éveille ; à ce moment décisif pour l'avenir, où l'âme a besoin d'être initiée aux labeurs de l'étude et aux luttes de l'esprit, les seigneurs de Confolens surent imposer silence à leur tendresse, et contenir au fond de leur cœur ces trésors d'amour et

de dévouement qu'ils auraient voulu sans cesse répandre sur leur fils ; ils le privèrent courageusement des douceurs et de la liberté de la famille, pour lui imposer les sévérités et les exigences de la vie commune.

A cette heure il montait comme un flux puissant de lumière dans les esprits, et de vigueur dans les corps (1) ; l'autorité royale et la féodalité grandissaient par de brillantes vertus.

(1) Par une mystérieuse loi de la Providence, le diocèse de Limoges produisait ou déjà possédait plusieurs hommes d'une grande distinction et d'une éminente sainteté ; saint Israël et saint Théobald, Roger, chante de Saint-Martial, Adhémar de Chabannes, Odolric, les évêques de Limoges Hilduin et Jourdain, et plusieurs autres serviteurs de Dieu, grands par leurs vertus et par leurs œuvres.

Croire le contraire, serait méconnaître la loi de toute institution humaine qui a su se maintenir pendant des siècles forte et honorée. La noblesse du xi^e siècle n'avait pas plus en estime l'ignorance que la lâcheté, et les parents de Gaultier n'eurent besoin de rompre avec aucun préjugé social pour envoyer leur fils loin de son berceau étudier les lettres dans une sainte et paisible maison. C'est ainsi, dit le biographe contemporain, qu'étaient élevés presque tous les fils de noble famille (1).

(1) Les préjugés, trop répandus sur l'éducation donnée pendant le moyen âge aux enfants de noble

A douze lieux du château de Confolens, vers l'extrémité septentrionale

famille, m'obligent à citer le texte de Marbode. Le voici :

« Cum enim post tenerae educationem infantiae,
 » sicut plerique nobilium liberi solent, in studium
 » litterarum missus esset. » — *Patrologie Migne*,
 tome 171.

Ce passage, d'un auteur contemporain parfaitement placé pour voir ce qui se faisait au xi^e siècle, est peu connu. En revanche, l'on se plaît quelquefois à apprendre sur ce point l'histoire dans ces vers :

- « Le vrai sire châtelain
- » Laisse écrire le vilain.
- » Sa main digne,
- » Quand il signe
- » Egratigne
- « Le velin.

VICTOR HUGO. — *Le Pas d'Armes du Roi Jean*.

Marbode, archidiacre d'Angers, fut promu à l'évêché de Rennes en l'an 1096, vingt-six ans après la mort de saint Gaultier.

Un autre auteur avait déjà écrit une vie du saint; Marbode s'en servit pour composer celle que nous possérons.

« Neque vero cuncta, quæ apud priorem vitæ hujus

de la basse Marche, florissait en ce moment l'école des chanoines du Dorat. Elle était illustrée par saint Israël, homme vaillant en œuvres de miséricorde et de charité, orateur et poëte aussi bien que professeur. C'est là que le saint enfant devait recevoir la double éducation de l'esprit et du caractère ; c'est là aussi qu'il devait subir ses premières épreuves.

Admis au nombre des écoliers du Dorat, le jeune Gaultier brilla entre

» scriptorem reperiuntur, exsequenda judicavi : sed
» ea tantum, quæ ad rei pertinere visa sunt digni-
» tatem. »

Il prit la plume à la prière des religieux : — « *Quo
et religiosorum fratrum petitioni non desim, et
plurimorum utilitati deserviam.* »

tous par la vivacité de son esprit, par l'aménité de ses relations, et par l'élégante simplicité de ses manières.

La science d'alors ne se distinguait ni par la clarté des formules, ni par l'ordre des méthodes ; les connaissances littéraires et scientifiques étaient un dédale à débrouiller par ce gigantesque travail, qui fut l'honneur du moyen âge ; on sortait de la barbarie. Gaultier néanmoins saisissait avec facilité les sentences obscures, et il les retenait avec une grande précision de mémoire. Esprit lucide et investigator, il ne se contentait pas toujours de la simple autorité du maître ; mais, en toute question, il

recherchait l'évidence, il en appelait aux lumières de sa raison (1). L'excellence de cette méthode venant en aidé à ses dispositions naturelles, il surmonta avec une facilité merveilleuse les difficultés des premiers éléments.

Poussé par le besoin de s'instruire, et par l'exemple de ses condisciples, il adressait à ses maîtres de nombreuses questions, en sorte qu'il eut le talent d'acquérir plus de connaissances que n'en comportaient les programmes de l'enseignement. Ja-

(1) Cette observation est de Marbode :

« Nec sola docentis autoritate contentus, rationis
» consulebat examen de singulis. »
Vita B. Gualterii n° 4, *ibidem*.

mais, dit son biographe, il ne fut nécessaire, comme pour la plupart des autres enfants, de le contraindre à l'étude par des châtiments corporels; car son amour spontané de la science enflammait chaque jour davantage son ardeur pour l'étude. Ni l'attrait des jeux, ni la légèreté du jeune âge ne diminuèrent jamais son empressement pour ses livres et pour ses tablettes. Simple écolier, il était dans la maison des chanoines du Dorat comme un exemple vivant.

La droiture de sa raison le préserva de la vanité, cette peste des études qui trop souvent détourne les esprits des connaissances morales vraiment

pratiques, pour les jeter exclusivement dans les abstractions des sciences exactes, ou dans l'aridité des nomenclatures historiques. Gaultier eût regardé comme une honte d'étudier avec ardeur les lois grammaticales des mots, et d'ignorer les règles infiniment plus utiles qui doivent diriger la conduite (1). Il mettait son attention à éviter le moindre écart

(1) « . . . Brevique post tempore tam rudimenti
» quam et ætatis mensuram excedens, cum ad audi-
» torum exemplar similia multa conquereret, ut ita
» dixerim, plus quam docebatur discebat. Neque
» vero, sicut fieri solet, indiguit aliquando verbere
» coerceri, cum ei spontaneus amor scientiæ studii
» plus augeret. . . . Turpe nimis existimans, si verbo-
» rum leges addiscens, utiliores multo vivendi regulas
» ignoraret. »

Vita sancti Gualterii, auctore MARBODO, no 4.

dont il aurait dû rougir, non-seulement dans ses actions, mais encore dans ses paroles. Ses entretiens roulaient sur des choses utiles, et jamais ni son oreille ni sa langue ne se prêtèrent à la médisance.

A l'âge où règne trop souvent dans le cœur de l'enfance un égoïsme aveugle et inconscient, Gaultier savait lire dans son propre cœur ; il avait en aversion la colère et l'envie, et il abhorrait l'orgueil, qui est le père de l'une et de l'autre. On eût dit qu'il sentait le danger et l'injustice de ce défaut, qui, malgré une certaine apparence de grandeur, est d'autant plus bas, qu'il repose sou-

vent sur les prétextes les plus fuites. Comprenant les nécessités d'une condescendance mutuelle et toute chrétienne dans ses rapports avec ses condisciples, notre jeune saint cédait volontiers, en tout ce qui n'était pas contraire au devoir, à ceux-là même qui lui étaient inférieurs soit par la naissance soit par l'instruction, et il se conciliait ainsi l'amitié de ses rivaux. Toutes ses démarches portaient en elles-mêmes un tel caractère de perfection, qu'on y sentait bien moins l'inspiration de la nature que celle de la grâce.

CHAPITRE III.

Visite d'Hervée. — Pieuse espièglerie de Gaultier. —
Sa sage défiance de soi-même.

Un jour la communauté du Dorat fut mise en émoi par l'arrivée d'un grand personnage qui venait, en passant, demander l'hospitalité. C'était Hervée, fils du seigneur de Buzançais, trésorier du monastère de Saint-Martin de Tours (1).

(1) Ce personnage, entouré d'une grande réputation de sainteté, exerça une heureuse influence sur ses contemporains. A sa prière, Aimoin de Fleury com-

Hervée, qu'Adhémar de Chabannes dit avoir été d'une insigne sain-

posa la vie de leur maître Abbon : l'auteur, en la dédiant à Hervée, s'empresse *d'invoquer le secours de ses prières*, qu'il sait très-agréables à Dieu ; en terminant, *il les implore une seconde fois*. Amblard, abbé de Solignac, envoie en l'accompagnant de ces paroles, à ce même Hervée, la vie de saint Eloi : « A » mon très-excellent seigneur, aimé de Dieu et admirablement orné de bonnes œuvres, Hervée..... « Quoique placé au milieu des agitations du siècle, » dans nos prières néanmoins, autant qu'il nous est possible, nous nous souvenons de vous. Car nous savons presque dès le berceau que vous n'aimez rien autre chose que de vivre en Dieu. Placé sous votre direction, nous avons reconnu que chaque jour vous augmentiez avec soin vos admirables vertus ; aussi vous supplions-nous de vouloir bien vous souvenir de notre personne dans vos prières. » Hervée était admis dans la familiarité de Robert-le-Pieux, et Amblard le prie d'offrir à ce prince, quand il en aura lui-même pris connaissance, cette vie de saint Eloi ; « car, dit-il, lorsque j'habitais avec vous et que je m'entretenais fréquemment avec le prince, il me pria de la lui procurer. »

teté, joignait à l'esprit d'oraison et de prière la puissance des œuvres; il eut devant Dieu et devant les hommes la gloire de réédifier la grande basilique de Saint-Martin de Tours, qui avait été détruite par un incendie, et il mourut l'an 1022, un peu moins de vingt ans après son passage au Dorat.

Mais revenons à sa visite dans le monastère, et au trait qui intéresse particulièrement la vie de saint Gaultier.

A la nouvelle de son arrivée, toutes les conversations des chanoines et des élèves se portèrent naturellement sur les qualités éminentes d'Hervée,

et, entre toutes, sur sa ferveur si connue que, de toutes parts, on s'empressait de se recommander à ses prières. Ces discours enflammèrent la pieuse curiosité du petit Gaultier; il voulut devenir, comme Hervée, un homme puissant par ses prières auprès de Dieu, et il résolut de lui dérober le secret de les rendre irrésistibles.

Au moment donc où Hervée entrait dans l'église pour saluer le saint Sacrement et pour prier, Gaultier se glissa furtivement dans l'intérieur du vaste prie-Dieu qu'on avait préparé au milieu du chœur des chanoines pour le pieux voyageur. De là, il

prit une oreille attentive afin de surprendre les paroles et les formules de prières qu'Hervée adresserait à Dieu... Le saint homme, pénétré d'émotion et de bonheur en se retrouvant devant le tabernacle après plusieurs jours de voyage, ne faisait autre chose que verser d'abondantes larmes. Pas une parole, pas un son articulé ne sortait de sa bouche ; Gaultier comprit par son exemple que les soupirs et les larmes valent mieux devant le Seigneur que les plus savantes paroles, et désormais ce fut la prière des larmes qu'il adopta et qu'il mit en pratique pendant tout le reste de sa vie.

Cette pieuse espièglerie de Gaultier ne passa point inaperçue. Hervée en ayant eu connaissance, admira dans un âge si tendre ce désir ardent du progrès spirituel; puis se tournant vers les gens de sa suite et vers les chanoines du Dorat: « Sous l'extérieur modeste de ce jeune enfant, est caché, dit-il, un modèle de perfection. Dieu le réserve pour une grande sainteté. »

Qu'elle est remarquable en effet chez un enfant une telle ardeur pour la piété!... Pendant que la légèreté et la dissipation des autres écoliers profitaient avec empressement, pour se livrer aux jeux, de la présence d'un

hôte vénérable, Gaultier seul, grâce à la maturité de son jugement, ne voulut pas que le passage même rapide d'un homme pieux fut inutile à son âme (1). L'abbaye du Dorat était, à juste titre, fière d'un tel élève.

Heureux l'enfant qui, par l'étude et par la prière, s'est disposé à franchir les écueils de l'adolescence! Il entrera d'un cœur tranquille et fort dans les puissances de la virilité. A l'heure de l'épanouissement de cette fleur de la jeunesse, qu'on nomme adoles-

(1) « Dum aliorum licentia puerorum occasione
» venerandi hospitis abuteretur ad ludum ; hic solus,
» maturitate concilii, religiosi viri, brevem licet præ-
» sentiam, sibi præterire non est passus inutilem.

Id. ibid.

cence, à l'âge où le plus grand nombre s'expose aveuglément aux périls d'une lâche oisiveté et s'abandonne aux ruineux écarts de l'orgueil et des sens, Gaultier, prenant sous l'œil de Dieu possession de la vigueur du corps en même temps que des énergies de l'âme, conçut de plus hautes pensées et ambitionna de plus éclatantes vertus. Nuit et jour il méditait, il pratiquait ces paroles de l'apôtre aux fidèles d'Ephèse (vi. 11-18) : « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu puissante; revêtez-vous de toutes les œuvres de Dieu afin de pouvoir vous défendre des embûches et des artifices du démon... Que la

vérité soit la ceinture de vos reins ; que la justice soit votre cuirasse ; que vos pieds aient une chaussure spirituelle qui vous dispose à suivre l'Evangile de paix. Servez-vous surtout du bouclier de la foi, afin de pouvoir repousser et éteindre tous les traits enflammés du malin esprit. »

Malgré le soin qu'il mettait à se revêtir, selon le précepte de saint Paul, de la foi, de la justice et de toutes les armes spirituelles, Gaultier fuyait la présomption, non moins que la pusillanimité. D'instinct, il sentait les pièges que tendaient sous ses pas les subtilités et les ruses de l'ennemi ; il appréhendait les secrètes intelli-

gences qu'entretient le démon dans le cœur de l'homme, par l'intermédiaire de la concupiscence, et, pour se mettre à l'abri des attaques du subtil ennemi des âmes, au courage Gaultier joignait la prudence. Sa délicatesse de conscience ne se bornait pas à éviter les actions défendues ; mais, par de sages dispositions, il les prévenait dans leurs causes, et il fuyait avec le plus grand soin les moindres occasions de péché.

Combien l'humanité n'a-t-elle pas à déplorer de victoires célèbres ? Que de larmes, que de sang auraient été épargnés si les princes qui ont su se couvrir de gloire sur le champ de

bataille avaient eu, avant l'ouverture des hostilités, assez de modération et de sagesse pour écarter les cruelles nécessités d'une lutte sanglante ? Parfois, il est vrai, la lutte est inévitable ; mais d'ordinaire la sagesse est supérieure au courage, et, dans mille circonstances, les sécurités de la paix sont préférables aux périls et aux cruels sacrifices de la victoire.

Cette sagesse si précieuse dans la vie ordinaire, est de première nécessité dans la poursuite des intérêts de l'ordre surnaturel ; autre chose est de combattre pour la vie et pour les biens de ce monde, autre chose de combattre pour la gloire et pour la vie éter-

nelles. S'il est permis, s'il est même quelquefois un devoir de s'exposer à compromettre sa santé et sa fortune, il ne le sera jamais de s'exposer à compromettre la grâce de Dieu.

Le jeune Gaultier pensait avec raison que ceux qui font leurs premières armes dans les camps du Seigneur, doivent désirer plutôt une victoire assurée qu'une lutte éclatante. S'il est beau d'éviter le péché, s'il est glorieux de résister aux charmes du tentateur alors que l'occasion sollicite et entraîne, il est plus sûr encore de fuir l'occasion même du péché ; la fuite du mal n'a jamais égaré personne ; mais combien d'âmes, en

voulant faire une présomptueuse expérience de leurs forces, ont couru au-devant de leur perte!

Pour faire un grand homme ou un grand saint, il n'est besoin parfois que d'une pensée juste, d'une aspiration généreuse : ainsi un phare ou une étoile suffit pour guider au travers des écueils. La juste défiance de soi-même fut le principe qui sauva Gaultier des périls de l'adolescence.

Quand s'éveillèrent les premiers penchants, quand des émotions jusqu'alors inconnues commencèrent à aiguillonner l'imagination, Gaultier se trouva déjà prêt. Il employa son procédé favori, la fuite des occasions ;

puis, par le jeûne et par la pratique de la mortification, il éteignit dans ses membres les sources de la concupiscence, réalisant en lui-même cette béatitude proclamée par la sainte Ecriture : heureux celui qui saisit et brise contre la pierre les enfants de l'iniquité !

Jamais l'avarice n'eut de prise sur l'âme de Gaultier. Il lui répugnait de dépenser à poursuivre des richesses superflues ou coupables, les facultés qui, seules, donnent du prix à la matière en l'enchaînant au service de l'esprit. Par son exemple il l'extirpa, ou du moins il l'ébranla profondément chez la plupart de ceux qui furent les

témoins de son désintéressement et de sa charité.

Servir la matière pour elle-même, c'est descendre à son niveau infime ; servir les âmes pour Dieu, c'est régner. Gaultier conservait profondément gravé dans son cœur l'amour des âmes, sentiment d'autant plus vif, qu'il était l'une des formes terrestres de son amour surnaturel. Il témoignait aux condisciples qui l'entouraient dans la communauté du Dorat l'affection la plus pure, partageant leurs joies et leurs tristesses, et ne croyant jamais que rien de ce qui les regardait lui fût étranger.

La sympathie, la charité n'empê-

chaient point l'esprit d'être en éveil, de voir et de condamner le mal ; mais reportant ses regards sur lui-même, Gaultier s'étudiait principalement à imiter les vertus particulières de chacun, et à faire fleurir en son âme les perfections dont il était l'heureux témoin.

Droiture d'intentions, aspirations saintes, élévation de l'âme vers Dieu, vigilance et habileté dans le choix des moyens, tels étaient les divers aspects de cette âme d'adolescent, toute préparée aux œuvres de la foi et de la charité.

CHAPITRE IV.

L'abbé laïc Pierre Drut. — Saint Gaultier persécuté se retire dans une tour déserte. — Il fuit le Dorat et il va fixer son séjour dans une grotte creusée au pied des murailles du château de Confolens. — Sa sainteté attire autour de lui les populations.

Pendant la minorité de Bernard, comte de la Marche, qui avait été, à l'école du Dorat, le condisciple de Gaultier, le comté de la Marche fut gouverné et défendu avec vigueur par les deux fils d'Abbon Drut de Morte-mart, Pierre Drut, abbé des chanoines du Dorat, et son frère Humbert. La

mort de ce dernier coïncidant avec la majorité de Bernard, affaiblit l'influence de l'abbé. Néanmoins, malgré son titre ecclésiastique, Pierre Drut n'avait pas l'esprit moins entreprenant ni moins guerrier que son frère. Dans cette société encore mal assise, c'était la plaie des églises et des abbayes d'être obligées de se défendre elles-mêmes contre les agressions du dehors ; l'abbé prenait souvent les allures et les passions des hommes de guerre, entièrement incompatibles avec l'état monastique. Si au contraire, pour se conformer à l'esprit de sa pacifique mission, il préférait appeler le secours d'un homme du

siècle, invoquer la protection d'un seigneur voisin, celui-ci ne tardait pas, en qualité d'abbé laïc, de s'emparer des terres et des revenus du monastère, de le ruiner matériellement et moralement, et d'anéantir toute règle, toute discipline, toute piété.

Ces maux furent épargnés à l'église du Dorat tant que vécut la génération de saint Israël, qui avait fourni au chapitre plusieurs membres remarquables par leur sagesse et par leur piété. Soutenu tour à tour, et modéré par leurs conseils, l'abbé Pierre Drut, sans négliger son monastère, exerça sur toute la Marche et sur les pays

voisins une prééminence extraordinaire. Le dernier survivant de cette génération de sages fut Ainard, le confident intime de Pierre Drut, et son très-fidèle conseiller. Cet homme doué d'une profonde sagesse, dit Adémar, était prévôt ou supérieur spirituel du monastère de saint Pierre du Dorat, pendant que Pierre Drut en était l'abbé laïc ou guerrier (1).

(1) Ainard était lui aussi de noble origine ; il avait deux frères, Abbon et Raymond, vaillants capitaines, au corps vigoureux, à l'âme belliqueuse, dont la sœur Aldéarde avait épousé Raymond de Chabannes, petit neveu de l'évêque de Limoges, Turpin (898-944), et frère de l'illustre doyen Aldebert, prévôt du monastère de Saint-Martial de Limoges. Elle lui donna un fils qui a rendu de grands services à l'histoire d'Aquitaine, Adémar de Chabannes, moine d'Angoulême, né en 988 au lieu de Chabannes, près de Château-Ponsac,

Du vivant d'Ainard, l'abbé Pierre Drut administra merveilleusement les affaires publiques, et comprima tous les envieux de sa gloire ; mais celui-ci étant décédé à Rome et Raymond de Chabannes à Jérusalem ; de plus, Abbon leur frère étant lui-même appesanti par les infirmités, le fougueux Pierre se trouva privé de ses plus fidèles conseillers, et il se mit à gérer toutes choses au gré de son

et mort en 1074 pendant un pèlerinage en Terre-Sainte. — « Parmi ses nombreux ouvrages, il en est un qui renferme des documents et des détails extrêmement précieux pour l'histoire d'Aquitaine : c'est sa chronique, qui s'étend depuis le commencement du ix^e siècle (829) jusqu'au commencement du xi^e (1029). »

M^r l'abbé ARBELLOT. — *Biographie des Hommes Illustres du Limousin.*

caprice, et contrairement aux règles de la prudence. Il apparaissait moins comme un père que comme un lion terrible au milieu des siens.

Sous cette aveugle influence, l'édifice moral élevé par saint Israël est bientôt ébranlé. L'arbitraire et la violence jettent la discorde dans cet ancien séjour de la prière et de l'étude; Gaultier, par l'excellence même de ses mérites, en est la première et la principale victime. Ce saint jeune homme, dit l'évêque de Rennes, avait souvent le don de calmer, par la tranquille assurance de son âme et par la douceur de ses paroles, ceux qu'aiguillonnait l'impa-

tience et qu'égarait la fureur. Il avait également le courage et la fermeté de supporter sans fléchir leurs emportements. Comme l'abbé se laissait aller contre les frères à des sévices immodérés et à un orgueil sauvage, il essaya de le calmer par la douceur et la prévenance ; mais la fureur était si profondément enracinée dans le cœur de ce malheureux, que les remontrances les plus respectueuses ne firent que l'enflammer davantage. Prenant pour un acte de mépris contre sa personne les démarches et les observations du saint jeune homme, il ne cessa de lui tendre des embûches, et il traita l'innocent novice

en rebelle déclaré (1). Plusieurs des chanoines quittant le sentier de la piété, s'étaient rangés au parti de l'abbé pour opprimer leurs frères ; en voulant les ramener par la persuasion dans une vie meilleure, Gaultier encourut leur haine et leurs persécutions. Ne pouvant tenir devant cet orage déchaîné, il prit le parti de se retirer dans une tour déserte située à l'extrémité orientale du monastère et attenant à la chapelle de Sainte-Catherine. Séparé de la foule et des agitations du monastère, il tourna toutes ses pensées vers Dieu. Ce ne fut pas

(1) Marbode.

assez pour assouvir la haine implacable de ces hommes, et les persécutons continuèrent. Alors Gaultier, pensant que le meilleur moyen d'échapper à la tempête était de fuir devant elle, aucun espoir de convertir ses ennemis comme aussi aucun devoir spécial envers Dieu ne le retenant dans le monastère, il quitta le Dorat, et se retira dans le château de Confolens, séjour de sa noble famille (1).

(1) La fureur de l'abbé n'était pas concentrée à l'intérieur du monastère, elle éclatait non moins vive au dehors, où elle faillit provoquer la ruine de l'abbaye. Ses causes, avons-nous dit, étaient tout extérieures. Par suite de la majorité de Bernard, qui venait de prendre en mains la gestion de ses propres affaires et d'épouser la comtesse Emilie, l'influence de Pierre Drut fut considérablement amoindrie. Cet abbé, qui

Gaultier fut accueilli avec joie par ses pieux parents. On redoubla près

pendant une longue période d'années avait régi et gouverné la Marche à son gré, n'eut pas assez de vertu pour abandonner sans arrière pensée toute l'autorité au jeune comte.

De cet antagonisme surgirent des rixes fréquentes entre les gens de l'abbé et ceux de Bernard (1). Un jour ceux-ci vinrent trouver leur maître et se plaignirent amèrement d'avoir été maltraités par les hommes du chapitre. Le comte, dans les veines duquel bouillonnait le sang d'Aldebert (2), entre en fureur et assemble ses hommes de guerre pour en finir avec les chanoines, et pour ravager le couvent. Comme ces préparatifs étaient presque terminés, la comtesse Emilie, femme de Bernard, qui, malgré une piété assez vive, s'était laissée emporter à la colère contre le chapitre, descendit de grand matin du château, selon sa coutume, pour entendre la messe dans l'église de Saint-Pierre. Elle priait, prosternée au milieu des fidèles qui assistaient en grand nombre au saint sacrifice, lorsque tout-à-coup, une croix dans

(1) *Vie de saint Théobald*, p. 190-191.

(2) Ce même Aldebert qui avait répondu à Hugues Capet : « qui t'a fait roi ? »

de lui de soins et de tendresse; on s'efforça, dans le somptueux château

le fût de laquelle se trouvait un morceau de la vraie croix de notre Seigneur se détacha de sa place, tomba avec fracas, parcourut en bondissant une partie de l'église, et vint se heurter contre la comtesse. Celle-ci, extrêmement émue de ce prodige, manda aussitôt près d'elle son mari, qui se trouvait encore couché dans le château situé au sommet de la ville. Aussitôt que le comte eut appris ce qui se passait, il accourut à la hâte, la tête et les pieds nus. Bernard et Emilie se jetèrent aux genoux de l'abbé et des chanoines, et demandèrent pardon des cruelles menaces qui avaient été un instant sur le point de recevoir leur exécution. Le monastère et les religieux furent ainsi miraculeusement épargnés par l'intervention de la croix du Sauveur (1).

Ce trait visible de protection surnaturelle, qui montrait que le ciel n'avait pas voulu abandonner les chanoines innocents aux terribles conséquences de l'ambition de leur chef, ne suffit pas pour ouvrir les yeux et pour calmer le cœur de l'abbé. Méconnaissant

(1) Les divers récits de ce miracle se trouvent dans P. ROBERT, D. FONTENEAU, t. XXX, p. 219-712, 713-911, et dans le P. BONAVVENTURE DE SAINT-AMABLE, *Annales du Limousin*, p. 385.

de Confolens, de lui faire oublier les austérités de l'abbaye du Dorat et les violences de l'abbé.

Mais en prenant l'habit de chanoine, le jeune religieux avait dit en son cœur un éternel adieu au monde et à ses vanités. Aussi ne tarda-t-il pas

de plus en plus ce qu'il devait à ses pairs et à son suzerain, Pierre Drut brûle, malgré l'opposition de son conseil, son propre château de Mortemart, que son père Abbon avait construit sur ses terres avec le consentement du comte Aldebert. A l'occasion de cet acte, ses proches et les seigneurs de la Marche, de concert avec le comte Bernard et le duc Guillaume d'Aquitaine, s'élèvèrent contre lui comme s'il aspirait à la tyrannie, et peu à peu il fut dépouillé de ses pouvoirs de seigneur marquis. L'abbé du Dorat ne subit pas sans compensation cette déchéance ; il eut l'âme assez chrétienne et la volonté assez noble pour faire tourner à son avantage spirituel ce qui pour beaucoup d'autres eut été peut-être une épreuve aussi dangereuse qu'inutile.

à se trouver déplacé dans cette demeure féodale, d'où la religion éclairée des seigneurs de Confolens ne pouvait exclure ni le bruit des armes, ni l'éclat des fêtes, ni les distractions et les pertes de temps. Donnant un libre essor à son amour du recueillement et de la prière, il se retirait dans une grotte située à la partie orientale et au-dessous des murs du château (1). Là, il vaquait

(1) En compagnie de Mr l'abbé Damourette, de Châteauroux, et de Mr Charles Blanchaud, nous avons fait un pèlerinage à tous les lieux sanctifiés par la présence de saint Gaultier. Nous avons visité avec une pieuse émotion cette grotte creusée au pied des murs qui soutenaient le terre-plein du château ; elle se trouve dans un site pittoresque dominant le cours du Goire. Mgr Cousseau avait fait placer dans

librement à ses devoirs religieux ; il s'unissait tout entier à Dieu dans l'oraison, pendant que venaient expirer, à l'entrée de sa grotte, les derniers échos des soucis et des distractions du monde.

Celui qui fuyait pour Dieu la société des heureux du siècle, ne put rester longtemps en paix dans sa retraite. D'autres goûts, d'autres soucis que ceux qui régnaien au château attiraient de fréquentes visites à la grotte creusée au pied des murailles. La sainteté du jeune religieux, son

l'intérieur un autel roman. Mr Périgord, propriétaire des terrains situés aux abords de la grotte, nous en fit les honneurs avec la plus aimable obligeance.

expérience précoce et sa science admirable l'avaient déjà fait apprécier, non seulement par les familiers du château, mais aussi par la population de Confolens et des campagnes circonvoisines.

L'apostolat n'était point le but du solitaire; il n'avait présentement d'autre désir que d'achever sous l'œil de Dieu sa préparation aux luttes de la vie. Mais, par charité, il descendait aux instances de ses sollicitateurs. Ce flambeau allumé par la grâce, Dieu ne voulait pas le laisser briller inaperçu dans les flancs ténébreux d'une grotte; bientôt les rayons de sa lumière surnaturelle

jaillirent au loin, attirant les âmes en détresse ou incertaines de leur route. Les visiteurs affluèrent autour du pieux Cénobite. Dans cette âme, qui se dérobait au monde, l'on sentait, l'on venait chercher un trésor caché ; un instinct qui ne trompe point avertissait les simples aussi bien que les sages, que cet œil, toujours ouvert du côté du ciel, voyait parfaitement juste dans toutes les questions importantes soit du temps, soit de l'éternité.

Seul, d'ordinaire en présence de Dieu, dans sa caverne, loin des regards et de la conversation des hommes, Gaultier se livra avec une

ardeur infatigable à la mortification des sens et à la prière. Ses jeûnes étaient continuels, il couchait sur la terre nue, son corps n'était couvert que de haillons plus propres à conserver la décence qu'à repousser les injures de l'air, son cœur, tout entier à Dieu, n'avait souci des choses de ce monde.

Parmi ses admirateurs les plus éclairés, venaient en première ligne les chanoines de l'abbaye de Lesterps, située à deux lieux du château de Confolens. Charmés des nombreuses conférences qu'ils avaient eues avec lui, ils ne cessèrent de le presser par leurs sollicitations et par leurs prières

d'entrer dans leur communauté, se promettant bien de le demander unanimement pour leur docteur et leur père, aussitôt que l'âge et les infirmités les auraient privés de leur abbé, déjà appesanti par les ans.

Pendant la durée de ces pieuses instances, les chanoines de Lesterps multipliaient leurs visites. Chaque jour ils s'en retournaient plus édifiés de la solidité et de l'onction de ses entretiens. Persuadés que le plus grand service qui pût être rendu à leur communauté serait de lui procurer un sujet d'une telle distinction, ils promirent à Gaultier, s'il entrat dans leur abbaye, la liberté de vaquer sans

partage à la méditation des choses saintes, et de vivre dégagé de tout souci temporel. Plus grande serait pour lui la facilité de s'adonner aux œuvres surnaturelles, et ses exemples auraient d'autant plus d'efficacité, qu'un plus grand nombre de personnes en pourraient profiter.

Subjugué par ces considérations et par ces prières; persuadé que l'homme n'est pas né pour lui seul, mais pour le bien de ses semblables; espérant ne perdre dans l'abbaye de Lesterps aucun de ses avantages spirituels, puisqu'il pourrait à loisir pratiquer tous les jours, non-seulement ses macérations et ses austé-

rités habituelles, mais encore ces vertus éminemment chrétiennes et sociales, qui sont l'âme des communautés : l'humilité, l'obéissance et la charité; comptant bien pouvoir ajouter aux rrigueurs de la vie anachorétique les pratiques et les vertus de la vie commune, il se laissa enfin conduire dans l'abbaye de Lesterps.



CHAPITRE V.

Saint Gaultier fait le pèlerinage de Jérusalem. —
Tempête apaisée. — Nourriture providentielle. —
Superstitieux puni. — Fontaine miraculeuse. —
Visite des lieux saints.

Ayant pris place parmi les chanoines saint Gaultier, se conduisit avec tant de discrétion, d'amabilité et de douceur, qu'il fut bientôt chéri de tous à ce point que chacun se regardait tout particulièrement comme son ami et son obligé. Nous manquons de détails précis sur la vie de saint Gaultier pendant les premières années

de son séjour à la communauté de Lesterps. Son biographe nous donne à entendre qu'il y poursuivit le développement de toutes les vertus qu'il avait montrées au Dorat et à Confolens.

La vie du cloître, la communication intérieure avec Dieu par la prière et par l'Eucharistie n'empêchèrent pas saint Gaultier de participer à ce besoin de mouvement et d'action que ses contemporains mêlaient avec les sentiments de la plus vive piété. Il résolut de faire le pèlerinage de Jérusalem, et de réaliser pour lui-même ces paroles du Psalmiste : « Nous l'adorerons dans le lieu où ont reposé

» ses pieds ; » et, béni par son abbé, il partit pour ce long et périlleux voyage.

Gaultier prit la mer à Venise. Comme il naviguait sur l'Adriatique, une effroyable tempête fondit sur le navire ; bientôt les efforts des matelots furent impuissants, et pendant trois jours et trois nuits la frèle embarcation fut le jouet des vents et des flots. Les passagers avaient perdu toute espérance ; mais enfin, les prières de Gaultier ayant, de l'avis de ses compagnons, écarté ce péril, on mit le pied sur le rivage, et l'on se dispersa aussitôt dans toutes les directions pour chercher des aliments, dont

chacun avait le plus pressant besoin. Vains efforts ; le littoral n'était qu'une plage déserte ; on ne voyait autour de soi que des sables stériles, sur lesquels ni le travail de l'homme ni la nature elle-même n'avaient produit aucun objet capable d'apaiser la faim. Les naufragés n'ont en perspective qu'un désespoir mille fois plus affreux encore que la tempête ; Gaultier seul conserva l'espérance, et Dieu l'en récompensa par un secours vraiment providentiel. Pendant que le saint priait avec ferveur dans un lieu écarté, tout-à-coup apparut dans les airs un oiseau d'une forme inconnue qui d'un vol tranquille se dirigea vers lui et

déposa à ses pieds un énorme poisson. Gaultier, ne pouvant soulever à lui seul ce présent céleste, appela à son aide un de ses compagnons qui errait près de là, et, tous les deux réunis dans un même effort et dans une même reconnaissance envers le Seigneur, ils transportèrent le poisson près du navire. Aussitôt, chacun reconnut à l'envi que c'était par les mérites extraordinaires du saint, qu'un messager ailé leur avait fait, dans leur détresse, pleuvoir du haut du ciel cet hôte du sein des mers. La même Providence qui, sous l'ancienne loi, avait envoyé aux Israélites une pluie de cailles, faisait, sous la loi de

grâce, tomber merveilleusement du ciel un poisson en faveur de son serviteur. Dans l'élan de leur reconnaissance, ils allèrent jusqu'à comparer Gaultier au prophète Elie.

Peu de jours après, contrairement à leurs habitudes, et par un effet du hasard, les pèlerins mangeaient de la viande le vendredi, car, tout entiers à leurs fatigues, ils avaient oublié de noter les jours. Gaultier survenant à l'improviste, blâma vivement cette négligence et cette préoccupation exclusive des nécessités matérielles qui les avait empêchés de respecter le jour de la pénitence. Puis touché de leur confusion et de leur repentir,

jugeant que cette nourriture était indispensable pour réparer leurs forces : « Ne vous affligez pas trop, » leur dit-il ; « ce que vous avez fait par » ignorance obtiendra facilement son » pardon. La miséricorde du Seigneur » est venue au secours de votre im- » prévoyance ; et, s'il y a faute, elle » est excusée par la solennité du » jour ; sachez qu'on célèbre aujour- » d'hui la fête de saint Martin. C'est » pourquoi plein de confiance en la » divine charité, je vous exhorte à » continuer sans crainte le repas » commencé. » A ces mots, afin de les rassurer par l'autorité de son exemple, il goûta lui-même à la viande

qui était servie. Tous l'imitèrent sans hésiter, à l'exception d'un seul qui, moins par amour pour la religion que par entêtement superstitieux, s'obstina à ne point toucher à la viande. Mais incontinent il fut puni, afin que chacun vit bien qu'il eût mieux fait de suivre les sages conseils de Gaultier (1). S'étant mis en route, il perdit tout l'or qu'il portait pour les frais du voyage. Dieu, par un juste jugement,

(1) « His dictis, ipse carnes appositas prælibavit ut
» eorum metum facti sui auctoritate firmaret. Omnibus
» ergo cæteris incunctanter obtemperantibus, unus
» tantum exstitit, qui non tam religionis amore, quam
» obstinacia superstitionis resisteret, et ad consen-
» tiendum nulla posset ratione adduci. »

B. Gualterii, vita no 9.

privait des ressources nécessaires à son entretien, celui-là même qui avait repoussé la nourriture conseillée par la charité. Profitant de la leçon, l'infortuné reconnut et confessa humblement son obstination superstitieuse. Alors le saint consola sa tristesse par de douces paroles, lui ordonna de se remettre en marche avec ses compagnons, promettant de lui rendre bientôt tout ce qu'il avait perdu. Puis revenant sur ses pas, il retrouva l'argent par la volonté de Dieu, et le rendit sans retard à son légitime propriétaire.

Un autre jour, comme sous les rayons d'un soleil ardent, ils travers-

saient des campagnes arides ; la chaleur et la fatigue leur faisaient éprouver une soif insupportable ; saint Gaultier, peu ému de ses propres souffrances, mais craignant pour la vie de ses compagnons, se mit à répandre devant Dieu ses larmes avec ses prières ; animé ensuite d'une sainte confiance, il frappa la terre avec le bâton qu'il tenait à la main. Aussitôt jaillit une eau limpide et salutaire qui ranima ces hommes abattus ; et, continuant de sortir en bouillonnant, forma une source permanente. De crainte que l'oubli n'effaçât la mémoire de cet événement, on donna à cette fontaine le nom de Gaultier. Des

témoins oculaires attestaien, un demi siècle plus tard, qu'elle coulait encore (1). O puissance de la foi ! La nature elle-même ne sait rien lui refuser.

Un quatrième prodige opéré durant le voyage ne parut pas inférieur à ceux que nous venons de raconter. Comme les pèlerins marchaient le long de la mer, aux approches de la

(1) « Mox fusa cum lacrymis oratione, tota fiducia
» conversus ad Dominum, baculo quem tenebat, per-
» cussit terram. Secutæ sunt aquæ continuo salubres
» et lucidæ, quæ non solum sipientibus sufficerent
» recreandis, sed etiam novi fontis venam perpetuam
» ebullirent. Nam, ne facti memoriam delere posset
» oblivio, lidem fonti Gualterii nomen impositum,
» usque hodie manere perhibent qui viderunt. »

nuit ils établirent leur campement sur le sable. Peu après le ciel entier fut bouleversé ; une tempête éclata si violente que, même en un lieu habité, la toiture eût été impuissante à protéger contre la pluie qui tombait par torrents. Chacun faisait mille efforts pour se garantir ; Gaultier, calme et immobile, se couvrit selon sa coutume du bouclier de la prière. A sa demande une feuille d'une grandeur inouïe et d'une forme inconnue tomba du ciel aux yeux des assistants émerveillés, et servit à Gaultier non seulement d'abri contre l'orage, mais encore de couche pour la nuit. Ce présent si opportun ne peut être attribué au

hasard, car le sol sablonneux et stérile ne produisait en ce lieu ni arbres ni végétal d'aucune sorte (1).

De retour dans leur patrie, les voyageurs, témoins de ces faits miraculeux, s'empressèrent de les raconter, et bientôt le nom du saint personnage fut connu et glorifié dans toute l'Aquitaine.

(1) « Ad cujus petitionem misso cœlitæ magnitudines et ignotæ speciei folio, herbæ incertæ tum an arboris, an forte neutrius, mirantibus omnibus, non solum a pluvia se defendit, verum etiam ex eodem stratum sibi mollissimum præparavit. Nec vero poterat aliquo subesse fortuiti eventus suspicio, id tanta præsertim divini muneris novitate, cum nec parvis quidem vel herbis vel arboribus arenosi illius soli sterilitas nutrimenta prætaret. »

Quelle ne fut pas la tendre piété de Gaultier à la vue de ces lieux que le Fils de Dieu avait arrosés de ses sueurs, de ses larmes et de son sang, Il s'attacha par l'esprit aux pas de Jésus, donnant un libre cours à ses sentiments de reconnaissance et d'amour qui se traduisaient par des larmes. Ayant retrempé son âme au spectacle et au contact de ces lieux, théâtre des mystères de la rédemption, il revint dans sa patrie le cœur embrasé d'une nouvelle ardeur pour le service et pour la gloire de Dieu. Son âme débordait de grâce intérieure ; les mains pleines de pieux trophées, il rapportait avec lui plusieurs saintes

reliques destinées, en rappelant le souvenir de son pèlerinage, à enrichir le trésor spirituel de l'abbaye de Lesterps.

CHAPITRE VI.

Saint Gaultier est nommé abbé de Lesterps. — Sa douceur et sa fermeté envers ses inférieurs. — Sa charité envers les pauvres. — Il reçoit du pape Victor II une mission extraordinaire.

Peu de temps après le retour de saint Gaultier, le vieil abbé de Lesterps, accablé par les ans, rendit à Dieu son âme. Alors, de concert avec les clercs de l'abbaye, le seigneur de la contrée nommé Ainard, homme d'une très-grande vertu, supplia instam-

ment Gaultier de prendre en mains la direction du monastère.

Effrayé d'une telle charge, le saint résista avec fermeté. Mais pour ne pas renvoyer brusquement les sollicitateurs, il les laissa, comme par condescendance, fixer l'heure et le lieu où il leur donnerait, après plus ample réflexion, une réponse définitive. Au jour marqué, Gaultier, plus affermi que jamais dans la résolution de refuser l'honneur qui lui est offert, s'achemine vers le rendez-vous. En vain les clercs et les chevaliers qui marchent avec lui le pressent plus vivement d'accepter, Gaultier demeure inflexible ; lorsque tout-à-coup un petit

oiseau, serré de près par un épervier, se réfugie vers lui pour échaper à la mort. Gaultier le recueille avec empressement, et le délivre du danger. Aussitôt toute la suite de s'écrier que Dieu a parlé par ce petit solliciteur ; que celui qui a sauvé la vie à cette créature en détresse, ne peut rester insensible au danger des âmes qui viennent chercher un refuge sous sa direction. A ces mots, craignant de s'opposer à la volonté divine, Gaultier accepte, à la satisfaction universelle, la charge qui lui est offerte avec d'aussi vives instances.

C'était en l'an 1038 ; il accomplissait alors sa 48^e année.

L'admirable vie que celle de Gaultier, chef et vrai père de sa communauté! Nourri dès ses premiers ans à la science et à la piété, exercé en sa jeunesse par la persécution, fortifié dès l'entrée de l'âge mûr par la lutte incessante du solitaire contre les penchants mauvais de la nature, formé à la vie pratique par l'expérience acquise à travers les nations dans ses longs pèlerinages, il avait le rare bonheur d'être éminemment préparé à tous les devoirs de sa nouvelle situation. Aussi l'élévation chez lui ne dégénéra point en orgueil ; la dignité à ses yeux ne consista pas dans les recherches de la table et des vêtements ; il fut le

plus modeste et le plus réservé des religieux, croyant devoir user d'autant moins qu'il avait plus grande liberté d'abuser.

A l'exemple du Sauveur « il ne se posait pas comme le maître au milieu de ses religieux, » mais selon le mot de saint Pierre « devenu le modèle spirituel de ce petit troupeau (I Petr. v. 3), il excitait au bien ses inférieurs par la douceur et l'affabilité, plutôt que par les châtiments et par la terreur ; il ne voulait offrir au Seigneur que la dévotion volontaire, mille fois plus agréable à ses yeux que la servitude et la contrainte.

Sa charité n'excluait ni le zèle ni la

juste sévérité ; il usait de la rigueur comme on se sert du fer ou du feu : pour empêcher que le mal n'étende ses ravages (1). Mais quelle âme pouvait être assez perverse pour ne pas servir volontiers le Seigneur sous la conduite d'un chef dont la doctrine dissipait l'ignorance, dont la vie était l'exemple de toutes les vertus, dont la

(1) « Amore magis ac benignitate, quam terrore vel
» suppliciis ad bene agendum subditos incitabat,
» gratiorem Domino judicans voluntariam devotionem,
» nem, quam coactitiam servitutem : illa enim ex
» libera charitate procedit, hanc vero timor servilis
» extorquet. Neque tamen ubi opus esset zelus illi
» deerat, aut competens in rebelles districtio : sed
» tandem haec et necessario velut ferrum ad ignem
» adhibebat, ne forte pars neglecta putredinis, ser-
» pendo latius, partes integras vitiaret. »

prière attirait l'aide et le secours du Tout-puissant? Jour et nuit cet excellent guide veillait à procurer au troupeau qui lui était confié l'instruction par la parole, l'ardeur par l'exemple, la grâce par la prière. Il savait d'expérience qu'aucun effort de l'antique ennemi ne parviendrait à l'emporter contre ces puissants moyens de salut.

Avec une tendre sollicitude il veillait sur tous les chanoines et il avait pour chacun des soins spéciaux d'après son caractère, d'après son âge, et d'après sa condition ; il savait que parfois ce qui soulage une âme fatigue l'autre, et que le remède qui

guérit d'un mal peut aggraver le mal contraire. Il traitait donc l'ensemble de la communauté et chaque chanoine en particulier avec un tact si exquis, que l'on eût cru voir en lui autant d'hommes différents qu'il avait d'âmes à conduire.

Il discernait si justement les vices d'avec le naturel que, dans la même personne, il traitait à part et comprenait les vices tout en laissant libre carrière aux légitimes tendances de la nature. Toujours attentif, il ne négligeait rien de ce qui était nécessaire même au plus humble, et nul n'eut recours à lui sans éprouver son assistance. Pendant que son cœur

compatissait à toutes les peines d'autrui, sa charité lui faisait envisager avec bonheur, comme son propre bien, tous les avantages du prochain.

Gaultier pratiquait l'abstinence et faisait largement l'aumône ; victime volontaire de la faim, il nourrissait les affamés ; transi de froid, il donnait des vêtements à ceux qui étaient nus. Sa sollicitude procurait des hospices à ceux qui n'avaient point de demeure, et des salaires aux ouvriers nécessiteux. Doux et bienveillant pour tous, il ne refusait qu'à soi-même les charitables attentions dont il entourait le prochain. Comme s'il n'eût pas été

depuis longtemps vainqueur de ses sens, chaque jour il macérait sa chair par des cilices, et chose qui parut tout à fait insolite à cette époque, au dire de son biographe, se levant vers le milieu de la nuit, il exposait au fouet, dans l'église, son corps découvert, afin de rendre toute rébellion des sens impossible. Enfin, pour se faire donner secrètement la discipline à son gré, il payait salaire à un homme sûr, chargé de le flageller (1).

(1) « Imo vero, quasi non esset magnus jamdudum
» corporis triumphator, carnem suam cilicio terebat
» assidue; et quod magis videatur insolitum, intem-
» pesta nocte consurgens, nudatum in ecclesia corpus
» verberibus exponebat; non quod aliqua sentiretur,
» sed ne qua sentiri posset afflictæ carnis rebellio :

Dans l'exercice de la charité, avant tout il s'occupait des âmes ; il s'efforçait de les gagner à Dieu retenant avec douceur les coupables, accueillant avec indulgence les pénitents. Sa réputation s'étendit de toutes parts ; elle pénétra jusque dans l'Anjou et dans la Bretagne, où son nom était si populaire que, peu d'années après sa mort, Marbode, archidiacre d'Angers, devenu évêque de Rennes, à la prière des religieux écrivit l'histoire de sa vie pour perpétuer l'éducation qu'en avaient tirée ses con-

» quod ut occulte fieri posset ac crebro, fidum sibi
» tortorem pretio conducebat. »

B. Gualterii, vita no 13.

temporains. Son zèle, sa fermeté, sa prudence et sa sainteté furent connus et appréciés du pape lui-même, à ce point que Victor II, qui occupa le trône pontifical de l'an 1054 à l'an 1057, lui confia, avec le titre de grand aumônier, la mission extraordinaire de juger les criminels, d'ouvrir ou de fermer les portes de l'église aux pénitents (1). Armé de la délégation

(1) « Corripiebat justus in misericordia peccatores,
» suscipiebat indulgentia pénitentes : siquidem, pro
» sue merito sanctitatis a Romanæ sedis episcopo
» Victore potestatem acceperat, etiam de criminibus
» judicare, et pénitentibus ecclesiam pro sue discre-
» tionis arbitrio vel claudere vel aperire. »

B. Gualterii, vita n° 14.

Voici la réflexion des Bollandistes au sujet de cette mission apostolique :

« Ce pouvoir d'absoudre les excommuniés ou d'ex-

apostolique, Gaultier donna plus libre essor à son zèle infatigable. Combien d'âmes lui durent leur salut ! A celles qui gémissaient désespérées sous le fardeau de leurs crimes, sa bonté rendit l'espérance, pendant que d'une main ferme il leur imposait une pénit-

communier les pécheurs obstinés paraît avoir été extraordinaire et tout à fait personnel à saint Gaultier. Non-seulement il ne passa pas à ses successeurs, mais leur pouvoir ordinaire lui-même fut mis en question comme le rappelle Ives de Chartres dans sa lettre ix^e adressée : « A Gaultier, abbé de Lesterps : » *qui supportait avec peine l'interdit prononcé contre tous les clercs réguliers au sujet du gouvernement des paroisses et de la confession des pénitents.* » Ces dernières paroles furent écrites par Ives, déjà évêque de Chartres, c'est-à-dire après l'an 1091 ou 21 ans au moins après la mort de saint Gaultier. »

tence proportionnée à leurs forces. A celles qui, présumant trop de leur salut, vivaient dans la négligence et la torpeur, il imprima par ce même pouvoir une crainte salutaire, comme si toute absolution leur devait être refusée, et il les réveilla de leur dangereux sommeil. Serviteur fidèle et prudent, préposé par le Seigneur au soin d'une partie de la famille chrétienne, Gaultier s'attacha uniquement aux intérêts de son maître ; il ne chercha que la gloire du Seigneur. Loin de tenir caché dans l'ombre le trésor de la vérité qui lui avait été confié, il prêchait librement les préceptes du Seigneur, et jamais ni la

crainte d'une persécution, ni l'espoir d'une récompense, ne lui ferma la bouche en face de l'iniquité. Défenseur invincible de la vérité catholique, il imposait promptement le silence aux hérétiques et aux juifs ; car sa parole avait une si grande autorité, qu'on eût dit que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. Malgré cette ardeur, telle était sa prudence, qu'il considérait non-seulement les personnes, mais encore le temps et le lieu de ses prédications, et qu'il disait toute chose avec un rare à propos et une convenance parfaite.

Cette heureuse influence, qui

rayonnait au loin, avait dans l'abbaye de Lesterps son centre et son point de départ. A peine Gaultier en eut-il pris la direction, qu'un esprit nouveau anima ce grand corps : tous les religieux, marchant sur les traces de leur abbé, s'excitèrent à l'envi à la pratique de la perfection ; on vit bientôt refleurir l'observance, la clôture, le silence, la célébration régulière des divins offices, l'abstinence, la mortification et toutes les vertus, qui sont l'âme et la vie des maisons religieuses. Dans toute la province on ne parlait que des austères mortifications, de la charité évangélique, de la régularité parfaite qui régnait dans

l'abbaye de Lesterps, lorsqu'une épreuve terrible vint fondre sur l'œuvre de l'homme de Dieu, et faillit l'anéantir.

CHAPITRE VII.

Destruction de l'abbaye de Lesterps. — Fermeté de saint Gaultier à poursuivre les coupables. — Reconstruction du monastère.

Une première fois l'existence de saint Gaultier avait été bouleversée, alors qu'il pouvait se considérer comme entré déjà dans un port tranquille et sûr ; c'était dans l'abbaye du Dorat. Nous avons vu quelles difficultés le démon lui avait suscitées par suite du naturel irascible de Pierre Drut, et comment il fut obligé de fuir la savante et

pieuse retraite où, sous les yeux de saint Israël et en la compagnie de saint Théobald, s'étaient formés ses jeunes ans. Lorsqu'après mille efforts il se fut créé à la tête de son abbaye une nouvelle manière de servir Dieu ; lorsqu'au point de vue temporel comme au point de vue spirituel, toutes choses étaient sur un pied admirable dans l'abbaye de Lesterps, le démon, entièrement battu au dedans, suscita de l'extérieur une terrible catastrophe.

Dans une guerre féodale, son église fut détruite par un incendie sacrilége ; la plus grande partie du peuple, et presque tout le clergé devinrent la

proie des flammes. Mais les massacres, l'incendie, toutes les horreurs de la guerre ne servirent qu'à mettre dans un jour nouveau sa constance et sa grandeur d'âme.

Voici quelles furent les causes de ce malheur :

Jourdain, seigneur de Chabanais, avait jadis, du consentement de sa femme et de ses enfants, donné au siège apostolique de saint Pierre la *manse* avec la *chapelle* de Lesterps, ainsi que la dîme de tout ce qui lui appartenait. « Le monastère de ce » lieu, disait-il, dédié au glorieux » nom de la sainte et indivisible Tri- » nité et à la mémoire de saint Pierre,

» formé d'un fonds qui fut autrefois
» notre bien, sera habité désormais
» par un clergé et par un peuple libre
» et délié de tout service envers nous
» et envers nos héritiers... sans que
» nul de ceux-ci et de nos succes-
» seurs y puisse contredire, nous le
» cédon; et, de notre juridiction et
» domination, le faisons passer sous
» la juridiction et le pouvoir de saint
» Pierre, prince des apôtres, pour
» l'usage spécial des abbés ou des
» supérieurs et des chanoines qui
» seront sous leur direction. » Le
Gallia Christiana suppose que vrai-
semblablement cet acte est de 1032,
six ans avant que saint Gaultier ne
devint abbé de Lesterps.

Contrairement à cet acte solennel, qui probablement n'était qu'une restitution ; malgré la résistance et les protestations de Gaultier, Jourdain II, qui avait lui-même approuvé et signé cette donation, eut la criminelle audace d'occuper militairement et de fortifier l'église et le monastère de Lesterps (1) ; il y mit une forte garnison d'hommes d'armes, et de là il faisait des incursions et portait le ravage sur tout le pays d'alentour. Les seigneurs voisins prirent les armes pour repousser la violence par

(1) Lesterps est à six lieues de Chabanais, entre Montemart et Confolens.

la violence; Aldebert, comte de la basse Marche, accourut à la tête de ses vassaux.

Le lieu saint, devenu par la faute de Jourdain une caverne de voleurs, subit une furieuse attaque, où le fer et le feu firent d'horribles ravages. En un jour d'affreuse mémoire, dix-sept cents personnes (1), chanoines, bourgeois de Lesterps, habitants du voisinage, ou soldats de Jourdain

(1) Ce chiffre est donné par l'acte de réparation dressé au nom des enfants d'Aldebert en 1098, et dont on trouve une copie dans les manuscrits de dom Fonteneau, appartenant à la bibliothèque de la ville de Poitiers. La tradition locale que nous avons recueillie nous-même ne porte qu'à six ou sept cents le nombre des victimes, chiffre néanmoins énorme et difficile à expliquer.

périrent dans les flammes et sous le tranchant du glaive. Tout fut pillé et réduit en cendres dans le monastère, si bien que huit cents ans plus tard on a trouvé sous la terre végétale de l'enceinte des cloîtres des monceaux des cendres. La tour du clocher, magnifique construction romane, dont la base est un porche ouvert de trois côtés partagé en trois nefs dans tous les sens, avec des arcades reliées par des voûtes d'arête reposant sur d'énormes piliers, résista seule par la puissance de sa masse de granit, et resta debout au milieu des ruines fumantes (1).

(1) Acte de 1098.

Gaultier, qui en ce moment faisait des démarches, soit auprès du roi, soit auprès du pape, pour la délivrance de son monastère, survécut presque seul avec quelques chanoines de sa suite. Ce ne fut que pour continuer avec un courage et une persévérence plus invincibles la lutte déjà entreprise contre la force brutale. Jourdain cependant, malgré la terrible leçon qu'il venait de recevoir, n'abandonna pas ses desseins pervers ; ayant fortifié les ruines de l'abbaye, il renouvela ses brigandages sacriléges dans ces murailles autrefois consacrées par la religion. Enfin il en fut chassé par des terreurs surnatu-

relles, et par d'horribles visions nocturnes causées par ses remords ; ayant mandé le saint, qui de retour de son voyage se tenait caché non loin de là avec les chanoines échappés à l'incendie, il promit avec serment d'abandonner ses criminelles prétentions ; il fit débarrasser l'enceinte du monastère, et la restitua à l'homme de Dieu.

Restait la tâche de poursuivre contre les incendiaires et contre Jourdain la réparation du dommage ; si puissants que fussent les coupables, justice devait être faite. Gaultier, n'ayant dans la province aucune prise contre la puissance de ses ennemis,

se rendit à Rome, se jeta aux pieds du saint Père Benoît IX, et lui raconta l'horrible traitement infligé à son église, à ses moines et aux vassaux de l'abbaye. Le souverain Pontife, ému de ce récit, prit en main la cause du droit et de l'église; il écrivit à Philippe II, roi de France, l'exhortant à faire punir exemplairement tous les hommes coupables d'un aussi noir attentat. Il fulmina en même temps un anathème très-rigoureux contre les auteurs de cet incendie, spécifiant qu'aucun prêtre, aucun évêque ou archevêque ne fût assez hardi pour leur imposer une pénitence et pour les absoudre jusqu'à ce qu'ils eussent

fait réparation d'un si grand crime, et qu'ils fussent convenus de l'indemnité à payer au gré du vénérable abbé de Lesterps et à l'arbitrage de Jourdain, évêque de Limoges.

Le comte Aldebert, foudroyé par les censures lancées par le pape contre lui et contre tous ses complices, évita par une pénitence volontaire les rigueurs de l'excommunication. Il courut se jeter aux pieds du saint Père, implorant le pardon de son crime et acceptant les réparations qui lui seraient imposées.

A son retour, il vint se réconcilier avec saint Gaultier ; il donna aux

chanoines survivants, ainsi qu'à leurs successeurs à perpétuité, ses serfs et tous ses affranchis, tous les habitants du territoire de Lesterps sur lesquels il pouvait avoir des droits, qui possédaient une maison ou une demeure dans le bourg et dans la ville de Lesterps, et qui avaient coutume d'y coucher et d'y habiter. Désormais ils seraient absolument libres et dégagés de toute servitude à l'égard du comte de la Marche, de toute sa race et de ses successeurs, et à l'égard aussi de tout intendant, de tout juge et de tout serviteur présent ou à venir des comtes, tant qu'ils auraient leur demeure dans le bourg et dans la ville

de Lesterps ; ils devaient être perpétuellement au service de l'abbaye et travailler spécialement à la restauration des cloîtres.

Les cloîtres monastiques surgirent de leurs ruines, l'église fut rebâtie en entier à l'exception de la tour du clocher qui avait résisté, on fit la belle voûte du grand autel et du chœur, et l'abbaye reçut un certain nombre de rentes et de revenus, parmi lesquels on cite ceux du fief de Bonnefons. Après la mort d'Aldebert, ses enfants confirmèrent pour le salut de son âme toutes ces donations, et sa fille Almodis, devenue comtesse de la Marche, les fit consacrer par un acte

de donation solennelle le 12 novembre 1098.

Comme Jourdain II, seigneur de Chabanais, avait été par son invasion sacrilége, la cause première du mal, il fut condamné à payer cinq cents livres de rente annuelle, assise sur un bon fonds, pour l'entretien de l'abbé et des religieux, et il y affecta un bon fief, situé près de Lesterps, nommé le fief de la Vauzelle. Les habitants eux-mêmes, grâce à la fermeté de Gaultier et à l'énergique intervention du pape, qui était alors le suprême défenseur de la justice et du droit, furent indemnisés des pertes qu'ils avaient essuyées ; et les choses

furent rétablies en l'état où elles étaient auparavant.

Saint Gaultier poursuivit avec un zèle infatigable la restauration de son abbaye. Ce ne fut pas sans avoir à surmonter des obstacles nombreux et souvent imprévus. Au moment où la reconstruction touchait à sa fin, il rencontra de l'opposition chez plusieurs évêques, qui prétendirent qu'un lieu souillé par le sang et par le carnage ne pouvait être de nouveau consacré (1). Mais l'avis de saint Gaultier

(1) Le texte qui rappelle cette opinion de plusieurs évêques du xi^e siècle, mérite d'être cité :

« Restaurationis opus summo studio aggressus est
» (Gualterius), obnitentibus quibusdam episcopis, qui
» locum sanguine et coede pollutum sacrari ultra non
» posse contenderent. Sed obtinuit tandem beati viri

finit par prévaloir ; il fut approuvé par un décret synodal des évêques, et confirmé par des lettres apostoliques. Gaultier mena ainsi courageusement à son terme l'œuvre commencée ; ayant invité les évêques des villes voisines, il célébra avec splendeur la dédicace du monastère sorti plus brillant de ses cendres. De nouveaux clercs accoururent se placer sous sa direction, et bientôt le personnel de l'abbaye fut non-seulement aussi nombreux, mais encore aussi régulier qu'auparavant.

» sana sententia, non solum synodali episcoporum
» approbata decreto, verum etiam litteris apostolicis
» confirmata. »

B. Gualterii, vita no 14.

CHAPITRE VIII.

Dernières années de saint Gaultier. — Sa mort. —
Sa canonisation.

Humble et prudent au sein de la prospérité, fort et constant dans l'adversité, Gaultier se montra dans l'une et dans l'autre également digne de servir de modèle. L'humble religieux était comme le cèdre du Liban affermi sur ses vigoureuses racines, comme la maison du Seigneur établie sur le

roc solide ; le vent se précipita, les flots débordèrent, et il demeura ferme et inébranlable. Ainsi pendant trente-huit ans il gouverna, avec l'aide du Seigneur, l'église de Lesterps, et aucun événement ne put le retarder dans sa marche vers la perfection. La faiblesse d'un âge avancé, la privation de la vue qui pendant sept années éprouva sa vieillesse, ne lui firent diminuer en rien ses mortifications. Ni le cours d'une longue prospérité, ni les fréquents miracles qui rendirent au loin son nom célèbre, ne parvinrent à jeter dans son âme la moindre vanité ; d'autant plus humble qu'il se voyait favorisé de Dieu, il

déjoua, avec l'aide du Christ, tous les piéges de l'ennemi.

Un grand nombre de miracles lui est attribué par la tradition. Je n'ai raconté qu'une faible partie de ceux qu'il accomplit pendant son pèlerinage à Jérusalem ; j'en passerai d'autres sous silence et ne ferai qu'indiquer le miracle de la femme possédée du démon qu'il délivra le saint jour de Pâques, en présence du peuple, dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine à Vézelai, et celui de cette noble et pieuse dame dont il connut au loin le décès par une révélation. Enfin, lui-même étant malade d'une fièvre ardente, au cœur de l'hiver, un

ange lui apporta miraculeusement des fraises pour le rafraîchir.

Les miracles spirituels opérés par saint Gaultier sont innombrables, car le saint abbé s'appliqua avec une ardeur invincible à combattre les maladies de l'âme, et ses guérisons furent surtout des guérisons spirituelles : aux superbes, il donna l'humilité ; aux débauchés, la chasteté ; aux prodiges, l'économie ; aux avares, la générosité ; aux irascibles, la douceur ; aux amis du luxe, la modération ; aux envieux, la charité. Mais pourquoi nous arrêter à tous ces détails ? Qu'il énumère les guérisons opérées par Gaultier celui

qui connaît toutes les maladies spirituelles.

Cet excellent soldat avait ainsi combattu jusqu'à une vieillesse avancée ; entré sans souillure dans les camps spirituels du Dieu des armées, il y avait pratiqué la justice avec vaillance ; et, dit son biographe, il était digne de recevoir son congé.

Atteint de la fièvre, il connut par cet avertissement que le Seigneur venait le délivrer ; il appela autour de lui ses disciples, et il leur annonça avec joie que le jour de sa mort approchait. A la vue de leurs visages consternés, il leur adressa de douces paroles d'adieu et de consolation, il

Aussitôt apparut sur son visage un éclat extraordinaire qui saisit d'admiration tous les assistants. C'est ainsi que, de ce monde, Gaultier passa dans le sein de Dieu, dont il avait porté en son cœur l'utile crainte, et dont il avait observé les commandements qui sont la véritable fin pour laquelle tout homme a été créé.

Son corps fut enseveli avec de grands honneurs dans l'église de Lesterps, au milieu d'une extraordinaire affluence de peuple. Trois ans après, suivant la manière de canoniser en ce temps-là, Gui de Leron, évêque de Limoges, mit le nom de Gaultier au catalogue des Saints en

l'an 1073. De nombreux miracles furent opérés à son tombeau, et la prière confiante y obtint d'éclatantes grâces par la puissance de N. S. J.-C., qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles.

EPilogue.

L'abbaye de Lesterps. — La ville et le séminaire de Saint-Gaultier.

Avant la révolution, les chanoines de Sainte-Geneviève de Paris faisaient l'office de saint Gaultier. Le diocèse d'Angoulême, où il est né, celui de Limoges, où il a été élevé, et celui de Bourges, où il est le Patron de la petite ville de Saint-Gaultier, conservent particulièrement sa mémoire.

Nous terminerons l'histoire de sa vie par quelques mots sur Lesterps, et sur la ville de Saint-Gaultier.

L'abbaye de Lesterps fut florissante jusqu'au mois de novembre 1567. Un chef de bande calviniste, commandant une partie des troupes que Coligny menait au siège de Poitiers, en déta-cha quelques compagnies, qui se jetèrent sur la ville de Lesterps, pillè-rent et brûlèrent l'abbaye, à la réserve de l'église qui résista au feu, et com-mirent toutes sortes de sacriléges ; ils brisèrent les images, emportèrent les joyaux précieux, abattirent les autels, brûlèrent les reliques de saint Gaultier, de sainte Jeanne, de saint

Sérène et toutes celles que le bienheureux avait apportées de la Terre-Sainte.

L'abbaye demeura dans ce triste état jusqu'à l'année 1676, époque à laquelle l'abbé Charles François de la Vieu-ville la fit refleurir en y introduisant des chanoines réguliers réformés, et en s'efforçant de réparer les désastres de la guerre et l'incurie de ses prédécesseurs.

Une intéressante petite ville du Berry, porte le nom de Saint-Gaultier ; voici quelle fut son origine :

Les Jourdain, princes de Chabanais, firent don à l'abbaye de Lesterps

de la terre de Rivarennes, située dans le Berry.

Rivarennes est placé sur la rive gauche de la Creuse. La rive droite, occupée aujourd'hui par la ville de Saint-Gaultier, était un lieu sans nom connu aujourd'hui, près de la voie Romaine d'Argentomagus à Limonum, habité par des paysans soumis au servage. C'est en ce lieu que, presque du vivant du saint Gaultier, si l'on en croit la tradition du pays, fut établi le prieuré qui porte son nom. La nef de l'église de Saint-Gaultier étant du même style et de la même époque que la nef de l'abbaye de Lesterps, la tradition

populaire se trouve confirmée par l'autorité de ce monument.

L'histoire de la ville de Saint-Gaultier (2034 habitants), aujourd'hui chef-lieu de canton du département de l'Indre, est intimement liée à celle du prieuré. Elle naît avec lui ; le prieur est un petit roi féodal avec cour de justice haute, moyenne et basse, transformant le servage des habitants en un rôle de taille. Le prieuré de Saint-Gaultier existera jusqu'au temps où Jacob de Philippeaux, conseiller au parlement de Paris, étant abbé commanditaire de l'abbaye de Lesterps, donna son consentement à la sécularisation de ce prieuré. Cette

sécularisation ne détruisit que la manse conventuelle ; la manse abbatiale subsista jusqu'en 1791.

Le 5 novembre 1771, M^r Badou, le vénérable curé de Saint-Gaultier, après avoir fait approprier les bâtiments de l'ancien prieuré à leur destination nouvelle, fit l'ouverture du petit séminaire placé sous la direction des messieurs de Saint-Sulpice qui gouvernaient le grand séminaire de Bourges. M^r Badou étant avancé en âge et ne pouvant suffire à sa double fonction de curé et de supérieur du petit séminaire, on lui donna pour aide un saint prêtre, M^r Mestenier, dont l'éloge est encore aujourd'hui à

Saint-Gaultier dans toutes les bouches.

De nouvelles constructions furent accolées au vieux bâtiment en 1817, et le 18 octobre 1871, monseigneur l'archevêque de Bourges consacra une chapelle de style roman dédiée à saint Gaultier. La verrière principale représente aux yeux des élèves du sanctuaire celui qui fut le modèle des enfants de leur âge (1) et l'un des vaillants soldats de l'Eglise de Dieu.

(1) Notes de Mr l'abbé DAMOURETTE.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I^{er}.

Epoque de saint Gaultier. — Sa patrie. — Sa famille. — Sa pieuse mère. — Préservation miraculeuse de Gerburge.	7
--	---

CHAPITRE II.

Naissance de saint Gaultier. — Il est de bonne heure envoyé à l'abbaye du Dorat pour étudier les lettres. — Sa sagesse précoce. — Son ardeur pour l'étude. — Sa méthode. — Son humilité. — Sa condescendance envers ses condisciples.	25
---	----

CHAPITRE III.

Visite d'Hervée. — Pieuse espièglerie de Gaultier. — Sa sage défiance de soi-même.	37
--	----

CHAPITRE IV.

L'abbé laïc Pierre Drut. — Saint Gaultier persécuté se retire dans une tour déserte. — Il fuit le Dorat et il va fixer son séjour dans une grotte creusée au pied des murailles du château de Confolens. — Sa sainteté attire autour de lui les populations.	53
--	----

CHAPITRE V.

Saint Gaultier fait le pèlerinage de Jérusalem. — Tempête apaisée. — Nourriture providentielle. — Superstitieux puni. — Fontaine miraculeuse. — Visite des lieux saints.	73
--	----

CHAPITRE VI.

Saint Gaultier est nommé abbé de Lesterps. — Sa douceur et sa fermeté envers ses inférieurs. — Sa charité envers les pauvres. — Il reçoit du pape Victor II une mission extraordinaire.	88
---	----

CHAPITRE VII.

Destruction de l'abbaye de Lesterps. — Fermeté de saint Gaultier à poursuivre les coupables. — Reconstruction du monastère.	105
--	-----

CHAPITRE VIII.

Dernières années de saint Gaultier. — Sa mort. — Sa canonisation.	121
--	-----

ÉPILOGUE.

L'abbaye de Lesterps. — La ville et le séminaire de Saint-Gaultier.	130
---	-----

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie M^{me} J. DUMONT, place St-Martial, Limoges.